

NANCY HUSTON



« Les humains vivent la tête dans le sable. »

Auteure d'une trentaine de romans et d'essais, Nancy Huston est incontestablement l'une des figures intellectuelles majeures d'aujourd'hui. Canadienne anglophone, elle écrit en français depuis son arrivée à Paris il y a quatre décennies. Cette double culture, le brutal départ de sa mère qui a marqué sa vie et son œuvre, la création, les atavismes de la pensée européenne, le genre..., elle n'évite aucun sujet et les empoigne au contraire avec vigueur et conviction. Une parole libre et engagée.

ENTRETIEN RÉALISÉ EN OCTOBRE 2015 PAR ÉRIC FOURREAU

NECTART : *Dans l'entretien du numéro précédent de NECTART, Boris Cyrulnik affirme la nécessité de retravailler la représentation d'un traumatisme en en faisant un récit. « La représentation permet de métamorphoser en production artistique une blessure qui a été réelle », dit-il en référence au concept de résilience. Votre œuvre n'est-elle pas le récit renouvelé du traumatisme de la séparation d'avec votre mère qui vous a quittée quand vous aviez 6 ans ?*

NANCY HUSTON : C'est certainement le début de l'histoire. Je ne dirai pas que c'est le « récit renouvelé », je n'ai pas parlé que de ça, mais il est très probable que je ne serais pas devenue écrivaine sans ce traumatisme. La plupart des œuvres viennent de quelque chose qui a été tordu, brisé, dévoyé dans l'enfance. Je

ne veux pas encourager les parents à s'entretuer, divorcer, partir ou violer leurs enfants, mais c'est un fait. Je suis par exemple sidérée par la proportion de femmes artistes ou écrivaines qui ont été violées dans leur enfance : Louise Bourgeois, Virginia Woolf, Berline De Bruyckere... Je pense que les femmes ont moins besoin de se réfugier dans l'art que les garçons. Sans doute faut-il que quelque chose de profondément tordu les ait déséquilibrées, dévoyées de leur chemin, pour qu'elles aient besoin de l'art pour exister, pour survivre.

Est-ce à dire que la création naîtrait presque obligatoirement d'un traumatisme, d'une blessure, d'une rupture, de la souffrance ?

Tout dépend si l'on parle ou non de la modernité occidentale. Parce que l'art prend

différentes significations selon les lieux et les époques de l'humanité. On ne parlera pas des artistes de la même façon dans la Grèce antique ou l'Afrique traditionnelle que dans l'Occident contemporain. Mais si l'on en reste là, sans aller jusqu'à évoquer l'artiste maudit, il me semble en effet que l'artiste a besoin pour créer de se retrouver face à ses démons, face à une exigence de solitude. Nous entendons souvent les gens dire : « J'adorerais être peintre, écrivain, mais je n'ai pas le temps. » C'est qu'en réalité ils n'en ont pas besoin. Ce type de réflexion amuse les artistes car, pour eux, si vous devez le faire, vous le faites, point. Vous ne pouvez pas vous en empêcher. C'est un peu comme une névrose, une compulsion. J'ai envie de reprendre les mots de Nathalie Castagné à propos de Goliarda Sa-

pienza : « On crée avec et contre soi, et dans une plongée qui fait dépasser les frontières que le quotidien vous assigne. »

Et vous, à quel moment avez-vous ressenti cette « nécessité de solitude » vous poussant à écrire ? Dès l'âge de 6 ans, lorsque votre mère vous quitte ?

Non, mais j'ai commencé très très tôt à écrire des poèmes, j'en ai très vite éprouvé le besoin. Je fréquentais des ateliers d'écriture à 18 ans à l'université à New York. Un peu plus tard, mes premières années à Paris, j'étais vraiment obsédée par l'écriture, jusqu'à culpabiliser si je ne rentabilisais pas la journée en ayant réussi à écrire ou à lire quelque chose. C'était de l'ordre de la pathologie ou presque... Puis je me suis

détendue grâce au mouvement des femmes qui pour moi a été une lutte politique très joyeuse, un féminisme multiculturel, multinational, plein d'humour, d'ironie et de sensualité, loin des clichés des viragos. C'est aussi le moment où j'ai commencé à écrire des textes en français, à être publiée.

Vous abordez une des définitions de l'artiste. Tout le monde peut s'essayer à l'art, mais l'artiste, lui, ne peut pas faire autrement que d'en faire. Ce besoin profond s'estompe-t-il avec le temps et la notoriété, ou au contraire ne fléchit-il jamais ?

Je connais une sorte d'apaisement depuis deux ans et demi que j'ai quitté la vie que je m'étais construite dans le 5^e arrondissement, avec le père de mes enfants. Mais jusqu'à ce changement crucial dans ma vie, j'ai constamment vécu dans cette frénésie, toujours à l'affût d'une idée, d'une information, avec mon carnet à la main ; j'avais besoin d'avoir mon propre appartement et des horaires de travail extrêmement stricts, comme si je pointais, car j'avais un patron intérieur incroyablement sévère. Mes enfants en ont probablement pâti, j'ai vu certains amis s'éloigner de moi pendant quelques années, de peur sans doute de retrouver leurs histoires dans mes romans. Comme je le raconte dans *Bad Girl*, c'était une façon de doubler le réel. Je me suis fabriqué des voix en mon for intérieur pour

remplacer ma mère, une « sorte de compagnie », dirait Beckett, des gens chargés de suivre mon comportement et mes moindres mouvements, tantôt avec bienveillance, tantôt avec malveillance. Finalement, je suis devenue une romancière de voix, je suis en cela très proche du théâtre. Mes romans se prêtent d'ailleurs à la lecture à voix haute, car j'ai l'impression d'entendre les voix de mes personnages et de les transcrire. Cela fait

peu de temps que j'ai compris que la plupart des gens ne sont pas habitués à chaque instant par ces voix intérieures. L'art navigue toujours dans cet entre-deux, entre la « normalité » et la « folie ».

Une dernière question sur cet événement fondateur de votre vie que fut le départ de votre mère. Plutôt que de la rancœur ou du conflit, vous exprimez de la reconnaissance quand vous dites que vous lui devez tout, que vous êtes devenue écrivaine grâce à elle ?

Oui, enfin, j'ai pu prendre cette distance avec le temps car je suis passée par toutes les phases, la première étant la douleur et la dénégation totale. Le départ de notre mère nous a été décrit, aux trois enfants, comme un accord entre elle, mon père et la compagnie de mon père, lors d'un pique-nique, sans heurts, sans hurlements : « Voilà, maintenant, c'est elle ta mère, tu l'appelles maman, tout le monde s'entend très bien,

« L'artiste a besoin pour créer de se retrouver face à ses démons, face à une exigence de solitude. »

ta mère, elle, t'aimera toujours », etc. Je me demande si un conflit n'aurait pas été plus salutaire, la prise de conscience qu'il s'agissait d'un acte grave, engendrant de la souffrance chez tout le monde, plutôt que de balayer la poussière sous le tapis. Et puis, de fait, j'ai beaucoup aimé cette belle-mère allemande, j'ai appris l'allemand, me jetant sur cette langue comme sur une bouée de sauvetage. Je suis probablement devenue boulimique de mots à ce moment-là, avec cette envie de tout comprendre, d'être « performante » sur tous les plans, car j'avais le sentiment d'avoir subi une punition et de devoir prouver que j'étais parfaite. J'ai donc longtemps été extraordinairement parfaite, première de la classe, brillante au piano, à la danse, le tout accompagné bien sûr d'autodétestation. J'ai la conviction profonde que nous, les humains, sommes multiples. J'ai à la fois été, pour faire référence à mes personnages de *La Virevolte*, Marina, la petite fille timide et invisible, et Angela, rigolote et très sensuelle, aimant la vie et les hommes. Et de la même façon, j'ai été les quatre enfants de *Lignes de faille*, pourtant très différents les uns des autres. C'est la chance de l'écrivain, de ne pas avoir besoin de se restreindre à une seule version de son histoire ou des histoires des autres, de pouvoir montrer la multiplicité des êtres humains. Le roman est un lieu de choix pour explorer la complexité humaine qu'aucun discours ne peut épuiser. Il explore les humains comme les

« Je me suis fabriqué des voix en mon for intérieur pour remplacer ma mère. »

humains explorent le monde : en racontant des histoires. Mais, à la différence des autres discours, il n'a pas de « vérité ». La littérature permet d'explorer le passé, le présent, le futur, les pensées, les sentiments, d'être vieux alors qu'on est jeune, noir au lieu d'être blanc, femme au lieu d'être homme... La littérature n'est rien sans la mortalité ;

au contraire des idéologies et des théologies qui recherchent l'unicité et le figé, elle n'est pas dans la dénégation du multiple et du mouvement. C'est très important pour moi de montrer dans mon œuvre et ma façon de vivre que le paradis et l'enfer, c'est

nous, c'est ici et maintenant. On est le diable, on est l'ange, à différents moments et à différents égards. Nous devons nous employer à ne pas figer les choses, avoir le plus d'éducation possible, nous nourrir des lectures des fictions des autres sociétés. Je ne parle même pas de lire le Coran si on est chrétien ou vice versa, mais de lire la littérature, les histoires venues d'ailleurs. Le *Mahabharata*, par exemple, c'est fantastique. Ce sont des lectures ou des spectacles qui nous grandissent.

Au-delà de leurs différences et de leur incroyable cheminement, les quatre personnages de Lignes de faille sont aussi marqués par un certain déterminisme. Jusqu'où est-il possible selon vous de s'affranchir de sa condition, de son histoire, de son héritage... ?

J'ai été élève de Roland Barthes au Collège de France, et son dernier séminaire, auquel j'ai assisté, portait sur le neutre. Il explorait cette figure du neutre, très déconsidérée dans notre société qui préfère les positions binaires, la polémique, les avis tranchés. Le « ni, ni » de Roland Barthes est pour moi devenu une philosophie de vie. Dans ce cas précis, je ne crois ni en la liberté pleine et entière, ni au déterminisme total. Les psychologues, les neurologues, les sociologues, les historiens et tous les autres spécialistes fournissent des facteurs intéressants qui nous éclairent sur notre personnalité mais aucun ne suffit pour expliquer la complexité d'un individu. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Nous ne pouvons épuiser notre complexité. Nous sommes bien plus déterminés que ne le croient les intellectuels français en général. Les chercheurs américains ont beaucoup plus avancé sur les découvertes scientifiques de la transmission génétique. En France, nous préférons l'idée de la plasticité infinie, de l'invention, de la liberté et, surtout, de l'individu. C'est hallucinant comme on croit à l'individu, comme s'il pouvait exister tout seul. Je suis consternée d'entendre Kundera poser la question : « À quel moment est-ce qu'on cesse d'être soi-même ? » Mais c'est quoi, soi-même ? Cher Milan imagine sans doute qu'il a été placé sur la terre sans aucune influence, sans aucune aide ! Le langage, c'est déjà

« Le roman explore les humains comme les humains explorent le monde : en racontant des histoires. »

l'autre. Et sans langage, comment parler, comment penser ? On est donc dépendant à chaque seconde de notre vie. Sans parler du fait qu'on est un corps, mortel, et que ce corps contient un cerveau qui est juste un organe parmi d'autres, très fragile, qui commence à avoir des ratés quand la vieillesse arrive, alors que le corps fonctionne encore. Avoir une âme glissée dans un corps est une illusion très répandue en France, il est difficile de se débarrasser du christianisme. Je pense donc que nous avons autant besoin de Darwin que de Freud, de la psychologie évolutionniste que de la psychanalyse et de la neurologie, de la médecine, de l'histoire, de Marx, de la psychologie transgénérationnelle, de Steiner et des grands éducateurs, de l'histoire des religions... Et nous avons besoin de l'art pour tenter de rapprocher le vocabulaire du corps et celui de l'âme. Souffrant d'un cancer généralisé, l'écrivaine irlandaise Nuala O'Faolain disait ceci¹ : « Je suis malade mais j'essaie de dire au revoir. Il m'est arrivé tant de choses ! Et cela semble un tel gaspillage de création qu'à chaque mort toute cette connaissance meure aussi. » C'est poignant mais cela suppose d'imaginer un soi *post mortem* en train de dire, en secouant la tête : « Quel gâchis ! » Je me sens plus proche d'Annie Ernaux qui, dans *Les Années*², montre à quel point son soi à elle a été fabriqué par sa société, sa famille, sa culture, son pays, son époque. Elle sait,

et dit, que ses souvenirs particuliers s'éteindront avec elle. Mais elle ne voit pas cette disparition comme une tragédie – peut-être parce qu'elle est mère et grand-mère ?

L'ayant vécu jeune, vous vous sentez en exil depuis toujours, dites-vous. Quelles libertés offre-t-il, quelle distance vis-à-vis de sa propre culture permet-il, mais aussi quels déchirements génère-t-il ?

J'ai vécu en France les deux tiers de ma vie, je suis beaucoup plus informée de ce qui se pense et s'écrit ici, mes romans ont été beaucoup plus lus en France que dans mon pays d'origine. En cela, je me considère française. Mais les Français sont tellement divers, les identités françaises tellement nombreuses ! Ce sont quand même des Français qui ont tué les gens de *Charlie Hebdo*, non ? Sans doute ne se sentaient-ils pas français de la même manière que moi. Je ne me sens pas déchirée par l'exil, je me sens bien installée dans cet écart, nécessaire à la littérature, car nous avons aussi besoin de distance pour écrire, tout doit nous étonner. Et si on fait corps avec sa société, avec son quartier, avec sa famille, si on est trop dans une identification française, on ne peut pas écrire, parce qu'on ne peut pas se détacher de soi-même. Écrire, c'est s'étonner. Maintenant je dirai que mon identité la plus forte est d'être étrangère, paradoxalement, après quarante-deux ans vécus ici. C'est la raison pour laquelle

« C'est hallucinant comme on croit en France à l'individu, comme s'il pouvait exister tout seul. »

je vis à Paris dans le 20^e arrondissement, parce que j'aime croiser des gens de toutes les couleurs, qui ont aussi connu l'exil, pour un certain nombre d'entre eux, qui ont d'autres langues dans la tête, qui sont nés dans d'autres conditions matérielles et culturelles. Cela m'aide à rester consciente de mon « je », de toutes ses appartenances, à ne pas oublier que le monde est une scène, que nos identités sont mouvantes, fragiles et interdépendantes, que, pour reprendre les mots de Shakespeare³, « la vie n'est qu'une ombre qui passe, un pauvre acteur qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus »... Dit plus prosaïquement, ceux qui se prennent sérieusement pour des héros – éclatants ou sombres, dans les livres et au-dehors – devraient se calmer un peu. Nous naissons ignorants, l'ignorance recommence à chaque naissance. On a inventé Dieu pour que quelqu'un soit au courant de tout, parce qu'il nous est impossible de prendre en soi la totalité des misères que causent et subissent les hommes. Les humains vivent la tête dans le sable.

Votre double culture vous permet de porter un regard distancié sur les Européens. Dans le livre que vous avez consacré aux auteurs « négativistes », Professeurs de désespoir, vous interrogez les raisons pour lesquelles leur message philosophique exerce sur l'Europe contemporaine une telle fascination et un tel pouvoir. Est-ce là l'un des gouffres

qui séparent l'Ancien Monde du Nouveau, celui du continent nord-américain qui s'est construit sur des valeurs plus positives ?

Oui, alors qu'aux États-Unis – peut-être parce que ce pays n'a jamais connu de guerre sur son sol – on pense que la vie vaut la peine d'être vécue, il existe en Europe une tendance nihiliste, dans le théâtre en particulier. La vie est vaine et absurde. Déjà puissante après la Première Guerre mondiale, cette philosophie s'est encore amplifiée après la Seconde. Dans *Professeurs de désespoir*, en référence à Thomas Bernhard dans le deuxième chapitre, j'écris : « Le nazisme brûle un trou au cœur même de l'Europe. La haute culture – beaux livres, belles idées, beaux arts, beaux principes, patiemment élaborés au long des siècles – aura donc abouti à cela : l'horreur. » C'est une analyse que je ne partage pas parce que, justement, cela revient à nier le multiple.

Ce dont on ne se rend pas compte dans notre Occident ethnocentré, c'est à quel point la Seconde Guerre mondiale est un non-événement dans certaines parties de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud. Ce fut bien sûr un événement considérable mais je veux dire par là qu'il n'a pas marqué l'humanité tout entière. Je ne suis ni optimiste, ni pessimiste. En critiquant les professeurs de désespoir, il ne s'agissait en aucun cas pour moi de prôner l'optimisme contre le pessimisme. Je rejette les deux, ou plutôt,

ne vois l'intérêt ni de l'un ni de l'autre. L'humanité continuera de faire ce qu'elle a toujours fait : le meilleur et le pire, inextricablement. Le fond de néant est vrai, oui ! Mais ce n'est vraiment pas une raison de désespérer. Cette certitude peut être robotique, au contraire, et donner de l'énergie ; on peut s'y accrocher comme à n'importe quelle autre vérité... ou à n'importe quel mensonge ! La forme de « quelque chose » qui se dessine sur ce fond de néant – nos fictions – est tout aussi vraie et, en soi, n'incite ni à l'espoir ni au désespoir. Suite à la copulation de deux *Homo sapiens*, certain soir de décembre 1952, avec pour résultat ma naissance neuf mois plus tard, et suite au

« L'humanité continuera de faire ce qu'elle a toujours fait : le meilleur et le pire, inextricablement. »

« traitement » (comme on dit « traitement de texte ») qu'ils m'ont infligé dans les premières années de ma vie, qui a eu pour résultat de façonner les souvenirs/associations/synapses du cerveau que je considère comme « moi », je suis obligée de supporter ce

monologue intérieur-là jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Souvent, c'est une perspective effrayante. En ce sens, je peux moi aussi éructer contre « la vie ». Il y a eu des jours (semaines, mois) où, de micro-seconde en micro-seconde, vivre m'a été intolérable, et où j'ai appelé de mes vœux la fin de cette torture. Je ne fais donc pas l'éloge de la vie ; je dis simplement qu'il est absurde de cracher dessus car seuls les vivants peuvent cracher. Les nihilistes oublient commodément les millions d'interactions humaines qui leur

ont permis d'élaborer leurs précieuses pensées noires et de déplorer l'inévitable disparition de leur moi ! Déplaçant la boutade de Margaret Mead (sur le fait que les rires du bébé perturbent, plus que ses pleurs, la création littéraire), je dirai que ce qui rend la vie humaine tragique, ce n'est pas la mort mais l'amour. Avoir à souffrir et disparaître moi-même n'est pas très grave ; voir souffrir et disparaître ceux que j'aime, si.

L'art, la littérature, la musique..., peuvent aussi nous détacher du réel, nous permettre de nous sauver, non ?

Oui, c'est le cas pour moi, mais les gens ont mille façons de donner un sens à leur vie à travers leurs hobbies, leurs initiatives, leurs projets, leurs amitiés, etc. Nous sommes des êtres multiples dans ce sens où toutes les périodes de notre existence sont emmagasinées dans notre cerveau et resurgissent çà et là. Certaines de nos réactions de repli ou de défense proviennent de l'enfant insécurisé que nous avons été. C'est important de savoir que la valeur humaine la plus

« C'est important de savoir que la valeur humaine la plus répandue n'est probablement pas la liberté mais la sécurité. »

répandue n'est probablement pas la liberté mais la sécurité. La peur chez chacun de nous est activée par des pulsions primitives. Il suffit de très peu pour les faire ressurgir. Si on a faim, par exemple, on se mettra beaucoup plus rapidement en colère ! Si on est humilié, on sera agressif ! Si on

a peur, on cherchera des responsables ! Et ainsi de suite. Toute la culture populaire joue sur ces réflexes, qui sont innés chez les humains comme chez tous les autres animaux. Nous ne sommes pas « naturellement » tolérants, tranquilles et accueillants mais programmés au contraire pour nous méfier de l'autre. Cette peur a contribué à la survie de l'espèce humaine. Aucun discours sur la générosité, l'altruisme, l'égalité, la tolérance n'est jamais venu à bout de ces pulsions primitives. Mon compagnon le constate tous les jours. Il est artiste peintre. S'il se balade dans le quartier en blue-jean ou autre pantalon « normal », on le traite comme le bobo qu'il est (à peu près), c'est-à-dire avec un minimum de respect et de déférence, mais s'il garde son pantalon blanc de travail (couvert de taches de peinture), très

spontanément les commerçants et passants le traitent différemment. Ils l'obligent à s'effacer sur le trottoir, ne le regardent pas à la caisse du supermarché, etc. C'est totalement inconscient de leur part. J'ai observé la même chose en me baladant avec des amis algériens à Fréjus – soudain j'étais assimilée à eux, je

perdais mes « droits », on me bousculait avec eux dans la queue pour le bus, etc.

« Si l'on suggère que certaines différences physiques (pouvoir ou non porter un enfant, pouvoir ou non violer, etc.) ont forcément entraîné, au long des âges, des

dissemblances psychiques, on est traité d'«essentialiste». [À voir chaque jour] les affaires humaines, la différence des sexes a de beaux jours devant elle », écrivez-vous dans une tribune de Libération (16 avril 2015). Combattre le dogme contemporain occidental selon lequel toutes les différences entre les sexes sont socialement construites reste l'un de vos principaux engagements ?

Oui, j'ai beaucoup écrit sur ce sujet. Le corps de la femme est marqué par le temps. Celui des règles pendant vingt-huit jours avec un début et une fin précis, les neuf mois de grossesse... Le fait de mettre un enfant au monde est à la fois un événement très joyeux et, métaphysiquement, très violent, si l'on se dit qu'elle peut donner la mort car elle met au monde un enfant mortel, qu'elle peut mettre au monde un enfant mort,

que celui-ci peut aussi la tuer si elle ne survit pas à l'accouchement. Les femmes sont aux prises avec quelque chose d'extraordinairement sauvage et animal au milieu de leur vie, ce que ne vivent pas les hommes. Sauf s'ils font la guerre. Là, avec les corps meurtris, ils se rendent compte de la même façon qu'ils sont mortels. Autre exemple de la façon dont l'Occident nie la différence entre les sexes : il est saisissant qu'il n'existe plus le moindre discours ni rituel autour de la puberté alors que c'est un moment très ritualisé dans toutes les sociétés de l'his-

toire humaine. De manière générale, nous sommes dans une dénégation de notre animalité, et perdre l'animalité, c'est perdre la spiritualité. Jusqu'à maintenant, nos vies étaient rythmées par des rituels. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Le dogme occidental qui veut abolir toute différence entre les sexes annihile toute pensée sur la puberté. Que les garçons utilisent massivement la pornographie qui implique la prostitution des femmes, on s'en moque. Que les filles suppriment leurs règles en prenant la pilule tous les jours, *idem*. Les garçons et les filles sont amenés vaguement à se ressembler mais ils deviennent, par là même, des êtres incomplets. Surtout les garçons et les hommes, qui sont aujourd'hui ceux qui se cherchent le plus. Moi, ça me paraît vraiment grave. Et quand je souligne cela, je ne dénonce pas un complot des hommes contre

les femmes mais la façon dont le capitalisme exploite les vulnérabilités ataviques des hommes et des femmes. L'homme est très vulnérable à l'image de la belle jeune femme, il est ainsi programmé pour réagir à une femme fécondable, afin de perpétuer l'espèce. De leur côté, les femmes sont très vulnérables à l'image de leur propre corps, au fait de pouvoir séduire et être attirantes. Les industries de la pornographie et de la beauté exploitent respectivement ces deux vulnérabilités et transforment ces besoins naturels en des addictions. Cela génère un

« Aucun discours sur la générosité, l'altruisme, l'égalité, la tolérance n'est jamais venu à bout des pulsions primitives. »

grand nombre de personnes névrosées et, autre volet de ces industries, une incroyable indécence : on peut acheter un sac en crocodile blanc « Birkin » vendu 60 000 euros pièce tandis que des gens grelottent sous des tentes à Calais ou dorment sur le trottoir tout au long de l'hiver parisien. Dans l'approbation générale ! Qui aujourd'hui remet en cause les industries du luxe, de la pornographie ou de la beauté ?

Au sujet de cette ambivalence de la société occidentale – le fait que l'on nie la différence entre les sexes et en même temps qu'on l'exhibe à travers les industries de la beauté et de la pornographie –, vous écrivez dans Reflets dans un œil d'homme : « Nous montrons du doigt les femmes qui se couvrent les yeux ; nous on préfère se bander les yeux. » Quel regard portez-vous sur le port du voile ? Affirmation de son identité ou emprise de l'homme sur la femme ?

J'ai récemment lu une déclaration d'Arundhati Roy dans laquelle l'essentiel est dit : « Quand vous enlevez la burqa d'une femme, vous ne la libérez pas, vous la déshabillez. » Si elle évolue, si elle réfléchit par elle-même et décide que le moment est venu pour elle d'enlever son voile, elle le fera ; si vous lui enlevez son voile, vous la déshabillez, elle subit une humiliation. Il faut entendre les petites beurettes dire : « Pourquoi veulent-ils voir mes cheveux, qu'est-ce qu'ils ont ? » Cela dit, je suis consternée par la condition des femmes dans les pays arabes, qui a empiré ces dernières décennies. Je ne dis pas que le voile n'est pas un symbole de la domi-

nation masculine, mais je pense que ce n'est pas à nous d'édicter ce qu'il y a à faire. En promulguant la loi sur le voile, nous ne faisons qu'exacerber le problème. De manière générale, les religions, surtout les monothéismes, sont conçues pour contrôler le désir masculin. Les hommes les ont inventées pour cela, l'angoisse devant la mortalité vient ensuite.

Vous avez été l'une des rares à faire entendre une voix discordante après les attentats contre Charlie Hebdo en mettant en exergue « l'image [négative] des femmes et des homosexuels qui transparaitait dans les dessins de Charlie Hebdo ». Quelles sont selon vous les limites de la liberté d'expression, en conflit avec d'autres valeurs à défendre comme le féminisme, la lutte contre l'homophobie, le racisme... ?

Selon moi, contrairement à ce que tout le monde a l'air de dire, ce n'est pas du tout un problème de liberté d'expression. Demander la liberté d'expression à des terroristes, c'est absurde ! C'est comme demander le respect de la propriété à des cambrioleurs. *Charlie Hebdo* jouissait d'une liberté d'expression totale, il l'a utilisée, et ça a tourné au désastre. J'ai bien sûr été horrifiée par ces attentats mais je pense, avec Roland Barthes, que les mots sont des actes, les actes sont des mots. Quand on lance une bombe ou donne un coup de poing, c'est un mot, une phrase que l'on prononce, et à l'inverse, quand on lance un juron contre quelqu'un, quand on l'insulte systématiquement, c'est un acte. Publier de la pornographie, c'est un

acte de violence, de vraie violence. Il y a eu bien sûr aussi des caricatures sur le pape, mais ce n'est pas la même chose de se moquer de la religion qui est au pouvoir chez nous et de celle qui est persécutée, dont les coreligionnaires sont tués par nos avions, persécutés par des réflexions et traitements racistes dans la vie quotidienne, et les supposés collaborateurs torturés, aujourd'hui encore, dans les prisons de la CIA.

Vous avez aussi affirmé que nous avons engendré ces terroristes en les envoyant en prison à la moindre incartade, là où se construisent les récits de l'humiliation à l'égard des musulmans. Comment selon vous peut-on agir aujourd'hui pour ne plus fabriquer ces ressorts qui stimulent la haine et la vengeance ?

Ce n'est pas un hasard si celui qui dirige Daesh, Al-Baghdadi, a connu les prisons américaines, a été un captif des Américains en Irak, vécu derrière des barbelés. Il est aujourd'hui incomparablement plus dangereux. Ces garçons sont paumés et embarquent aussitôt dans une lutte à mort si on leur raconte cette fiction pauvre : « Vous appartenez à une grande et belle tradition qu'on est en train de piétiner, venez nous rejoindre. » Depuis de nombreuses années, je vais dans les prisons et je dis aux détenus, sans démagogie, que je me sens plus proche d'eux que des

« De manière générale, les religions, surtout les monothéismes, sont conçues pour contrôler le désir masculin. »

universitaires. La plupart sont des personnes qui ont été brisées d'une manière ou d'une autre dans leur enfance, ils ont pris un chemin, ils auraient pu prendre le mien, j'aurais pu prendre le leur. J'ai eu la chance de vivre dans un autre milieu, d'avoir été armée pour ne pas glisser trop loin sur des chemins sombres. C'est vrai, j'ai des échanges plus intenses qu'avec des personnes dans des lieux plus privilégiés, dans certaines facs ou certains lycées par exemple, qui, souvent, affichent une attitude blasée. Pour les détenus, je sais que ma visite est importante car c'est souvent la seule du mois, de quelqu'un de l'extérieur, en plus une femme. Mais attention : je vois les « privilégiés » de la prison, ceux qui sont dans les clubs de lecture, 5 % de la totalité des prisonniers ; les autres sont illettrés, ou trop désespérés, trop déprimés, trop incontrôlables pour venir. Je garde un souvenir fantastique du concert littéraire, *Le Mâle entendu*, que j'ai donné à la maison d'arrêt des hommes de Fleury-Mérogis avec des musiciens de jazz... Ils étaient une quinzaine devant moi, dont la majorité étaient des violeurs, peut-être certains avaient-ils tué leur femme... Avec les musiciens derrière moi, c'était une discussion d'hommes à hommes qui passait par mon corps. Les détenus écoutaient avec une intensité électrique, l'atmosphère était chargée, c'était inouï, je n'ai jamais été aussi épuisée de ma vie.

L'art occupe une place centrale dans votre œuvre, vous êtes musicienne, vous avez produit des concerts littéraires, des scénarios de films, des pièces de théâtre. En dehors de l'écriture, que vous apporte la pratique de l'art ou même sa simple « consommation » ?

Chaque jour un peu plus, en fait. Les personnages de mes livres exercent souvent un art, sans doute parce que l'art est une sorte de métaphore de notre effort pour comprendre le monde. J'ai commencé à monter sur scène à 47 ans, et j'y prends de plus en plus de plaisir. J'ai toujours été passionnée par le théâtre, j'en ai fait beaucoup étant jeune. Comme je ne suis pas quelqu'un qui sacralise mes propres textes, je trouve la plupart du temps les adaptations théâtrales de mes romans extraordinaires. Il m'est arrivé de refuser le droit d'adaptation à quelqu'un parce que je trouvais que le projet était en contradiction avec l'esprit de mon roman, mais ce n'est pas arrivé souvent.

J'ai été bouleversée par l'adaptation que Catherine Marnas a faite de *Lignes de faille* car le réel et l'artistique étaient en interpénétration, cela circulait de l'un à l'autre. Je pense par exemple à la scène dans laquelle les deux vieilles femmes s'arrachent la poupée, à la fin du chapitre « Sol », en Allemagne. C'est une histoire qu'on m'a racontée, qui s'est vraiment déroulée, j'en ai fait un événement dramatique dans *Lignes de faille*. Cette scène est donc passée de corps réels à des mots publiés dans un livre, puis à des mots prononcés sur scène par des corps humains, vivants, avec des

actrices qui vivaient cette émotion, proches du fait d'origine, et, au final, elle a été saisie par les spectateurs qui ont ramené cette image chez eux. Elle fait maintenant partie de leur histoire. Il n'y a pas véritablement de mur étanche entre l'art et le réel. J'ai vu l'adaptation de Catherine Marnas sept ou huit fois, je pleure à la fin... comme si je ne l'avais pas écrit, c'est incroyable.

Vous disiez tout à l'heure que le mot est une arme. Mais quelle puissance a encore le texte dans notre société où règnent les images et les écrans ?

Il faut d'abord constater que nous n'assistons pas à une baisse de la lecture, si l'on en croit les statistiques des bibliothèques et des chiffres de vente en librairie, même si celles-ci souffrent. C'est incroyable comme les livres sont valorisés en France, par les pouvoirs publics à tous les niveaux, du gouvernement jusqu'aux

initiatives locales. Il existe énormément de festivals, de salons ou de fêtes du livre. La littérature est incroyablement vivante. On traduit beaucoup : 30 % des textes édités en France sont des traductions, contre seulement 1 % aux États-Unis. Une fois ce constat fait, peut-on envisager, ensuite, que le livre disparaisse peu à peu ? Je ne suis pas futurologue. On peut aussi imaginer que l'ignorance l'emporte, que des hordes de barbares véritables, c'est-à-dire des gens sans aucune instruction, mais possédant les armes et le pétrole, anéantissent tout ce qu'on a essayé de construire, toutes

« On peut aussi imaginer que l'ignorance l'emporte. »

les fictions riches que nous avons produites. Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire qu'une civilisation ayant accompli de si belles choses serait anéantie, il est tout à fait possible que la nôtre le soit. Mais en fait, davantage que sur ce plan-là, je suis inquiète dans le domaine écologique. Notre planète s'est passée de la présence humaine pendant des dizaines de millions d'années et pourrait parfaitement s'en passer encore ; à elle, son réchauffement ne fait ni chaud ni froid. En revanche, le mal que nous nous faisons à nous-mêmes est en passe de devenir irrémédiable.

NECTART

Remerciements à Jessica Régnier, Jean-Gabriel Carasso et Christophe Martin pour leur précieux concours dans l'élaboration de cet entretien.

1. Dans une interview radiophonique réalisée peu de temps avant sa mort, en 2008.
2. Gallimard, 2008.
3. *Macbeth*.

NANCY HUSTON EN ONZE DATES :

1953 : naissance à Calgary (Alberta) au Canada.
 1959 : départ de sa mère, d'abord pour Chicago puis Londres, Madrid, Montréal.
 1973 : arrivée à Paris pour une année d'études, décide de s'y installer.
 1979 : rencontre l'historien des idées Tzvetan Todorov, avec qui elle aura deux enfants.
 1981 : publication de son premier roman, *Les Variations Goldberg*.
 1996-1997 : prix Goncourt des lycéens et prix du Livre Inter pour *Instruments des ténèbres*.
 2006 : prix Femina et France Télévisions pour *Lignes de faille*.
 2010 : adaptation au théâtre de *Lignes de faille* par Catherine Marnas.
 2011 : écrit et lit *Le Mâle entendu*, concert littéraire avec Édouard Ferlet (piano), Jean-Philippe Viret (contrebasse) et Fabrice Moreau (batterie).
 2013 : devient la compagne du peintre suisse Guy Oberson, rencontré en 2010.
 2014 : écrit un récit autobiographique, *Bad Girl*.

POUR ALLER PLUS LOIN DANS L'ŒUVRE DE NANCY HUSTON :

ROMANS

- 1994 : *La Virevolte*, Actes Sud, rééd. J'ai lu.
- 1996 : *Instruments des ténèbres*, Actes Sud, rééd. J'ai lu.
- 1998 : *L'Empreinte de l'ange*, Actes Sud.
- 2003 : *Une adoration*, Actes Sud.
- 2006 : *Lignes de faille*, Actes Sud, rééd. J'ai lu.
- 2010 : *Infrarouge*, Actes Sud.
- 2013 : *Danse noire*, Actes Sud.

ESSAIS

- 1990 : *Journal de la création*, Le Seuil.
- 2000 : *Limbes/Limbo. Un hommage à Samuel Beckett*, Leméac/Actes Sud.
- 2004 : *Professeurs de désespoir*, Actes Sud.
- 2004 : *Âmes et corps. Textes choisis (1981-2003)*, Actes Sud.
- 2012 : *Reflets dans un œil d'homme*, Actes Sud.

RÉCIT

- 2014 : *Bad Girl. Classes de littérature*, Actes Sud.

Bibliographie complétée sur
nectart-revue.fr/huston

PLACE DES ARTISTES

Dans cette revue qui privilégie la réflexion et l'analyse, il nous a semblé essentiel de donner la parole aux artistes pour vous livrer d'autres points de vue, d'autres points de fuite. À partir de deux questions auxquelles ils peuvent répondre (ou non) très librement : À quel moment et dans quelle circonstance avez-vous ressenti que l'art peut agir sur le monde ? Quel rôle vous assignez-vous dans la société en tant qu'artiste ?

MARION AUBERT

« *Et puis, la vie m'a prise... »* »

Longtemps je me suis dit *le théâtre m'a sauvée du monde*. Il m'a arrachée à des vies possibles, tracées, sans aucun doute dignes d'être vécues *mais pas pour moi, non merci*, pensais-je, *hors de question de devenir ministre ou secrétaire d'État*, et lorsque je suis entrée au conservatoire, j'ai eu le sentiment d'être sauvée. Et je crois que je ne pensais qu'à ça. À ma fuite hors d'un monde qui me semblait si ce n'est monolithique, du moins ankylosé. Et je fuyais vers d'autres mondes, ceux des comiques et des poètes, je fuyais dans le *Captif amoureux* de Genet sans y rien comprendre, je fuyais dans des langues qui étaient comme des pays, mais je fuyais aussi, et surtout, par mes camarades, et nos vies étaient habitées, puissantes, et le monde nous concernait peu. Je ne savais d'ailleurs que très confusément d'où je venais. Je ne savais pas encore que j'étais femme. Et blanche. Et française. Et jeune. Et hétérosexuelle. J'étais tout. On était tout. Le monde, c'était nous. Et l'art nous avait bien frappés. Et puis, la vie m'a prise. Quand je dis *la vie*, c'est quoi ? Sans doute je pense à la vie pratique, de la naissance des en-

fants à la mise en place de l'emploi du temps (qui travaille ? à qui/à quoi dédions-nous notre temps ?), de la gestion d'une compagnie à la découverte du milieu (n'est-il pas ankylosé, lui aussi ???), je pense aussi à la vie percutée par les événements (du 11 Septembre à la crise des réfugiés, en passant par *Charlie Hebdo*, Le Pen au second tour, et maintenant Ménard à Béziers, et quoi demain ?), mais au fond, je pense surtout à des rencontres – avec des hommes qui m'ont bien fait comprendre que je n'étais qu'une femme (ou un cul), des Anglais qui m'ont fait comprendre combien j'étais *so Frenchy*, des institutions combien je n'étais rien –, rencontre avec la honte – et la surprise – d'être si rien, rencontres avec ma propre sottise, l'ignorance à perte de vue, mais aussi – l'espoir est sauf ! – avec des êtres d'exception, parfois artistes, d'autres fois non, lumineux et inquiets, agissant davantage sur le monde que je ne le fais. Et toutes ces rencontres m'ont rendue au monde, et à moi-même – c'est ça, l'étonnement. J'ai saisi à peu près qui j'étais, où j'étais, et je tente depuis, bon an mal an, de dealer avec les injonctions